

Trois cailloux blancs

DAVID BOSC

On croirait que le petit sac de voyage la tire par la main, tant elle est impatiente. Dans le hall, les hommes l'ont regardée entrer, lever la tête vers le panneau des départs, puis se jeter dans le kiosque à journaux où elle a pris un *Picsou* et un paquet de Stimorol. Elle est sortie d'un pas plus lent, avec devant elle le sourire de l'enfant, sa nuque penchée, son visage éclairé par les pages en couleurs. Et ça n'est qu'à cet instant que la plupart des hommes dans le hall, quatre ou cinq, ont remarqué qu'elle était accompagnée d'un enfant.

Dix minutes encore avant l'arrivée du train. Elle tourne la tête de droite et de gauche, son visage tellement plus haut que celui de son fils, bien qu'elle ne soit pas grande. Sur le quai au soleil, les mains dans les poches de son gilet brun en fourrure d'agneau, elle tient le paquet de Stimorol, intact, et un kleenex en boule, très doux.

Le petit appuie son dos sur la hanche de sa mère, cette hanche qui a été cent fois le strapontin de retours dans la nuit, avec le haut du sein pour poser la joue.

Le train entre en gare et freine horriblement. On grimpe à toute allure à bord, on pousse la porte du couloir, celle du premier compartiment: «Bonjour Madame, vous allez jusqu'à Carcassonne? Toulouse? Le petit doit descendre à Carcassonne, vous voulez bien? Mes parents l'attendent sur le quai. — Quel âge a-t-il? — J'ai dix ans. Bientôt. — Il est sage, hein, tu vas être sage, tu écoutes la dame, le train part, j'y vais vite.»

Après une heure ou une heure et demie, la dame a dit à l'enfant, avec un air pincé, tordu pour être affable, que ça n'était pas bien d'inventer des histoires.

Au-dessus des banquettes, il y a des vues en noir et blanc d'autres régions de France. Désertes, les images montrent des façades petitement monumentales, avec ce gravier qu'on ratisse lorsqu'un chauffeur de la préfecture appuie trop son virage.

La dame et les autres passagers du compartiment ont fumé comme tout le monde, des blondes. Et puis, monté à Narbonne, un ouvrier aux mains noires a rallumé son grand mégot, l'odeur âcre du tabac gris. Mais ça va. Ça aussi. L'enfant n'a pas le goût de se sentir abandonné. Il aime prendre le train. Il n'a peur de rien.

*

À L'Etoile du matin, Antoine est resté attablé jusqu'au dernier moment, penché sur ses feuilles de géo. Il a un geste en direction du serveur pour lui montrer que l'argent est sur la table; il sort et se met à courir. La sonnerie retentit quand il franchit la grille du lycée et traverse la cour immense, toujours déserte (les élèves aiment mieux la terrasse qui borde la façade du bâtiment, avec au centre un escalier ancien, à double volée, et sur la droite un escalier de fer desservant l'aile moderne, déjà vieille).

La belle jeunesse piétine pour entrer dans le hall. Antoine aperçoit Guillaume, l'un de ses trois amis, qui approche lui aussi de la porte, tête baissée, le bouc planté dans son col de chemise, les cheveux détachés lui couvrant les côtés du visage. Sa lèvre est bleue, elle est fendue. Antoine le rejoint en bousculant des filles et des garçons, il l'attrape part le bras et,

lorsqu'il voit l'ecchymose sur le haut de la joue, les éraflures au menton et au front, il dit: «Qu'est-ce que...» Et Guillaume, qui est le plus râblais, le plus costaud d'entre eux, se dégage d'un coup d'épaule en disant: «C'est rien», et il va rejoindre sa classe.

L'interro a porté sur les migrations. À la pause dix heures, Guillaume ne se montre pas. Il a dû rester dans les couloirs.

Quand la grille de la cour s'ouvre à nouveau, à midi, Antoine le voit, lui emboîte le pas, et ils marchent côté à côté un moment sans rien dire. Ils fument. À l'approche de la boulangerie, Antoine n'y tient plus, il supplie Guillaume de lui dire ce qui s'est passé. Il se fait l'effet d'être une femme en suppliant comme ça. Pendant la matinée, il s'est imaginé des choses moches et banales. Une bande de la Barbière, de Monclar, du Pontet. Ou le père de Guillaume, qu'on n'avait jamais vu et dont il ne parlait pas. Peut-être était-il revenu?

Alors Guillaume raconte, mais toujours avec cet air fermé, hostile, qu'il avait le matin. Il s'y ajoute bientôt une expression narquoise, et c'est sans doute la réponse qu'il veut faire à la sollicitude d'Antoine, à ce quelque chose d'éploré et de dramatique qu'il a sur la figure. La veille, Guillaume tuait l'ennui du dimanche sur un chemin de terre, entre un vieux mur et une haie de cyprès, comme un long couloir, avec des montées, des descentes, un chemin plus ou moins parallèle à l'Ouvèze, quoique assez loin, puisqu'il y a là des champs et des vergers. «Et je vois un mec assis sur le mur, dit Guillaume. Notre âge. Il est là-haut, les jambes qui pendent de mon côté. Je le regarde. Il me fait: Qu'est-ce que t'as? et je lui fais: Et toi, qu'est-ce que t'as? Il dit: Tu veux qu'on se frappe? Je lui dis: Si tu veux, ouais, viens. Et il a sauté sur le chemin et on s'est frappés. Non, y avait personne sur ce chemin. Ça a duré longtemps, on n'a pas dit un mot. Il était fort, ce con.»

*

Mal réveillé, Pierrot s'assoit dans la Peugeot froide, à l'avant. Son grand-père lui a prêté une veste de chasse, immense, aux poches lestées de quelques cartouches de douze, lourdes, lisses. Elles ont la bouche fermée par un opercule en étoile, plissé comme un anus ou un nombril parfait.

La voiture sent la terre sèche, mais le chauffage a vite fait de réveiller l'odeur du chien et de ses friandises (ce sont des rotatons, des couennes jaunes et dures, des croûtes de fromage, il y en a un plein seau à la cave). Le fusil est couché dans sa housse sur la banquette arrière. Le chien voyage dans le coffre, entre les bottes de caoutchouc, la binette des jours de truffe et un cageot tapissé de papier journal (pour les champignons, pour la mousse de la crèche, à Noël).

Le chien est vieux, il a les dents gâtées. D'ordinaire, il reste seul sur la dalle de ciment de son enclos toujours à l'ombre. C'est une femelle qu'on appelle Gribouille. Elle a perdu sa forme, le dos est renflé, le ventre pend. Pourtant, à peine l'a-t-on sortie du coffre, en la soulevant comme une bête morte, à peine ses pattes ont-elles touché la terre du chemin, que Gribouille se met à trotter comme un chevreuil, la tête haute, ruisselante de joie. Elle caracole et le vieil homme la rappelle à l'ordre, il la gronde avec des mots qui ne sont destinés qu'à Pierrot: la chienne est là pour travailler, il ne faut pas la laisser faire la folle.

Le vieil homme et le jeune garçon avancent de front, tandis que Gribouille effectue des mouvements de quart de cercle, à droite ou à gauche, pour semer l'effroi dans les rares buissons de ce désert d'herbes ligneuses, avares, lentes, odorantes.

La chienne est à son affaire, mais c'est le dadais qui fait lever les bêtes. Il marche drôlement, la garrigue s'alerte, les geais cacardent tant et plus, tout le monde est prévenu.

Pourtant, le petit être qui avait cru avoir le cran de rester caché, immobile jusqu'au bout, au dernier instant cède à la peur et fuse et se trahit, et pan, il meurt. Un tir de fusil dans l'air froid, comme la déchirure longue d'un tissu satiné.

La chienne rapporte le lapin tué. Pierrot demande s'il peut le porter. Oui, il n'a qu'à le tenir par les oreilles. Pas de sang, hormis, à peine à peine, à la narine, comme si le lapin était mort de peur, d'un arrêt du cœur, à cause du bruit formidable.

biblio

Il faut un frère cruel au langage

Essai, Héros-Limite, 2020.

Relever les déluges

Récits, Verdier, 2017.

La Fête des cabanes

Essai, Art & fiction, 2016.

Mourir et puis sauter sur son cheval

Prix Michel-Dentan, Verdier, 2016.

La Claire Fontaine

Prix suisse de littérature, Verdier, 2013.

Milo

Allia, 2009.

Sang lié

Allia, 2005.



bio

DAVID BOSC, né en 1973 à Carcassonne, il vit à Lausanne où il travaille aux Editions Noir sur Blanc. Après une scolarité à Avignon et un bac à Marseille, il a suivi des études en sciences politiques à l'Institut d'études politiques d'Aix-en-Provence et a vécu à Paris, Marseille et Varsovie avant de s'installer en Suisse. Il a reçu le Prix Michel-Dentan 2016 pour son roman *Mourir et puis sauter sur son cheval*, et un Prix suisse de littérature en 2014 pour *La Claire Fontaine*, qui revient sur les années de Gustave Courbet en exil à La Tour-de-Peilz à la fin de sa vie. Il a signé deux essais sur l'écriture, *La Fête des cabanes*, écrit à l'occasion de la réception du Prix Dentan, et le récent *Il faut un frère cruel au langage*. Son prochain roman, *Le Pas de la Demi-Lune*, paraîtra en août 2022 chez Verdier. APD